

— Qui bavardent ! voulez-vous dire, interrompit Napoléon ; mais rassurez-vous : j'ai donné l'ordre de sabrer le premier individu qui se présenterait pour haranguer les troupes, représentant, militaire ou bourgeois, n'importe.

— Moi, à tout événement, j'ai fait préparer une chaise de poste, reprit Sieyès ; elle nous attend à la grille de Saint-Cloud.

— Vous pouvez faire dételer, M. l'abbé, répliqua ironiquement Napoléon.

La séance des deux conseils s'ouvrit à deux heures. Aux *Anciens*, on s'occupa d'une notification aux Cinq-Cents, pour leur apprendre qu'on était prêt à délibérer. Aux *Cinq-Cents*, ce fut Émile Gaudin qui ouvrit la discussion ; mais à peine avait-il terminé son discours, qu'un tumulte épouvantable éclata.

— A bas les dictateurs ! cria-t-on. Point de dictateurs ! Vive la constitution !

— La constitution ou la mort ! s'écrie Delbrel... Les baïonnettes ne nous effrayent pas, nous sommes libres ici !

Lucien présidait l'assemblée. Avec une dignité remarquable, il prit la parole, et désignant du geste les interrupteurs, il les rappela à l'ordre ; le tumulte n'en continuait pas moins.

— Prêtons-tous serment à la constitution ! s'écria Grandmaison en se levant debout sur son banc.

— Oui !... oui !... lui répondit-on de toutes parts.

L'appel nominal est fait : chacun prête serment. Averti de la tournure que prenaient les choses :

— Allons, c'est maintenant ! dit Napoléon.

Quelques instants après, on entendit dans les couloirs un bruit de sabres traînants, d'éperons et de talons de bottes militaires. Les portières de tapisserie s'ouvrirent, et l'on vit entrer dans la salle du conseil des *Anciens*, Napoléon vêtu de son sévère costume d'Égypte, son habit à larges basques, et son damas suspendu à un cordon de soie. Sa tête, découverte, laissait pendre ses cheveux plats sur sa figure pâle, mais fortement caractérisée, tout son état-major le suivait en silence. Aussitôt, Napoléon, s'avançant à la barre, dit d'une voix accentuée :

— Représentants ! vous n'êtes pas dans des circonstances ordinaires ; vous êtes sur un volcan !...

Ici des murmures éclatèrent. Napoléon s'interrompit un moment, mais il reprit bientôt :

— Permettez-moi de vous parler avec la franchise d'un soldat, et suspendez votre jugement jusqu'à ce que vous m'ayez entendu jusqu'à la fin. J'étais tranquille à Paris lorsque je reçus le décret du conseil des *Anciens* qui me parlait des dangers de la république. A l'instant j'appelai mes frères d'armes, et nous vîmes vous offrir nos bras.

— Vous conspiriez ! dit une voix forte dans l'assemblée.

— On parle d'un nouveau César, d'un nouveau Cromwell, continua Napoléon. Si j'avais voulu opprimer la liberté de mon pays, si j'avais voulu usurper l'autorité suprême, plus d'une fois, dans des circonstances favorables, n'ai-je pas été à même de la prendre ?... Après nos triomphes d'Italie, n'y ai-je pas été appelé par le vœu de la nation, par le vœu de mes camarades, de toute l'armée ?... C'est sur vous seuls, citoyens représentants, que repose le salut de la patrie, car il n'y a plus de Directoire, vous le savez !...

— Général ! vous oubliez la constitution ! s'écria Linglet.

— La constitution ! reprit Napoléon, en s'animant de plus en plus à mesure qu'il parlait, vous l'avez violée maintes fois ; et elle ne peut plus être pour vous un moyen de salut, parce qu'elle n'obtient plus le respect de personne... Qui m'aime me suive !...

Et il sortit de la salle pour aller haranguer ses grenadiers ; puis, plein d'assurance, il se dirigea vers le conseil des Cinq-Cents, au milieu de cette assemblée où siégeaient les plus ardents amis de la république, les tribuns fougueux, les jacobins implacables. Napoléon voulait en finir ; ses amis lui avaient dit que le temps pressait et qu'il fallait prendre la résolution soudaine d'un coup d'état. Mais au conseil des Cinq-Cents, son étoile pâlit un instant. Il y était entré suivi de quelques grenadiers qu'il avait laissés, derrière lui, à l'extrémité de la salle ; lui-même n'est pas encore parvenu au milieu, qu'une explosion de cris furieux ébranle jusqu'aux vitres des fenêtres. Ce n'est plus une séance législative : c'est l'émeute entre quatre murs.

— Quoi ! s'écrient une foule de voix, des soldats ici ? des armes ? Que veut-on ?

— A bas le dictateur !... A bas le tyran !... Hors la loi Bonaparte !...

Tels sont les cris qui se font entendre de toutes parts. Cependant Napoléon s'avance le long de l'estrade où siège son frère Lucien ; il est aussitôt entouré, menacé. Plus exaspéré que ses collègues, un député va jusqu'à lui allonger un coup de poignard qu'un grenadier de la garde du corps législatif, nommé Thomas, para avec le coude.

— A moi, grenadiers ? s'écrie alors Napoléon.

Le peloton arrive à son secours, et arrache son général des mains de ces forcenés ; mais à peine est-il sorti que les cris : *A bas le tyran !... hors la loi !...* se renouvellent comme une tempête. Lucien veut prendre la parole pour justifier son frère, il n'est pas écouté. Il quitte le fauteuil, Chazal l'occupe ; l'agitation continue. De nouveau, Lucien essaye de se faire entendre :

— Il n'y a plus de liberté ici ! dit-il en déposant sur la tribune sa toque et sa toge ; je déclare n'être plus membre de cette assemblée.

— Levez la séance ! crie-t-on à Chazal.

Napoléon était sorti de la salle pour rejoindre les troupes rangées en bataille dans la cour du château, où plusieurs députés s'étaient déjà répandus pour tâcher de les détacher de la cause qu'elles soutenaient. Le moment était des plus critiques lorsqu'il arriva au milieu d'elles ; quelques minutes encore, et tout était perdu : aussi, s'adressant à un officier d'infanterie, le capitaine Ponsard, posté à l'entrée de la grille du vestibule :

— Capitaine, lui dit-il, prenez votre compagnie, et allez sur-le-champ disperser cette réunion de factieux. Ce ne sont plus des représentants de la nation, mais des *misérables* qui ont causé tous nos malheurs et qui vont assassiner mon frère ; sauvez-le !

Ponsard se met en mouvement ; mais il revient sur ses pas avec sa troupe. Napoléon croit qu'il hésite : il n'en est rien ; seulement, cet officier veut savoir ce qu'il doit faire en cas de résistance.